

# La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

PARAISANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

(Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, \$1  
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, \$1 00  
Aux deux publications réunies, \$2 10  
Tout instituteur s'abonnant et payant l'année entière, moitié prix que ci-dessus.

PRIX DES ANNONCES.

Six lignes et au-dessous, première insertion, 2c. 50  
Deux lignes et au-dessous, deuxième insertion, 1c. 50  
Deux lignes et au-dessous, troisième insertion, 1c. 50  
Au-dessus par lignes, le quart du prix.  
Toute insertion subséquente, le quart du prix.  
(À franchir les lettres.)

## REVUE DE PARIS.

17 juillet, 1847.

A la bonne heure ! voilà ce qui peut s'appeler une fête champêtre, une fête d'été, une fête princière. — Le duc de Montpensier recevait lundi dernier la cour, la ville et la banlieue de Paris à Vincennes. Trois mille invitations avaient été lancées de toute part et dans toutes les directions : lancées en l'air, lancées horizontalement, lancées du haut en bas. Combien de mains s'étaient tendues pour recevoir cette manne si rare dans la saison où nous sommes ! Dieu sait ce qui s'était agité de sollicitations et d'intrigues pour obtenir une de ces lettres d'invitation. Chacun en voulait, c'était une faveur, et quelques invités, absents de Paris, établis à la campagne ou aux eaux, sont revenus en toute hâte et ont fait jusqu'à deux cents lieues pour assister à cette brillante solennité.

Le sujet de la fête était de célébrer l'achèvement des grands travaux qui viennent de s'accomplir au polygone de Vincennes. C'était là, bien entendu, le prétexte officiel, mais le motif réel était une galanterie du duc de Montpensier à sa jeune femme, et un hommage à sa belle-mère, la reine Christine, nouvellement arrivée de son voyage en Italie.

Il y avait trois semaines que l'on travaillait à l'ameublement du lieu choisi pour cette grande et joyeuse réunion. Le garde-meuble de la couronne envoyait ses tapisseries, ses lustres, ses banquettes; les jardins royaux envoyaient les arbustes et les fleurs les plus rares, et la foule accourait déjà de toutes parts pour contempler ces préparatifs; une multitude de curieux se pressaient dans le bois de Vincennes, — ce bois où les travaux du génie militaire ont fait de si larges abatis, et qui maintenant est planté d'artillerie plus que d'arbres, car les soldats y abondent toujours, et les chènes n'y vivent plus longtemps. — Ce n'est plus comme au bon temps où un des arbres servait de palais de justice au roi saint Louis.

Pendant toute la soirée du lundi, le mouvement des voitures qui se rendaient à la fête s'est fait sentir sur les boulevards, et n'a pas médiocrement intrigué la population, dont la majeure partie ignorait absolument que M. de Montpensier recevait si nombreuse société dans sa résidence de garnison.

Ceux qui voyaient passer les voitures sur le boulevard Montmartre disaient :

— Ce sont des spectateurs qui se rendent à la Porte-Saint-Martin voir le *Chiffonier*.

Ceux qui se trouvaient près de la Porte-Saint-Martin et qui voyaient les voitures dépasser le théâtre, disaient :

— Ce sont des gens qui vont à une noce chez Duffieux.

Ceux qui étaient sur le boulevard du Temple et qui voyaient les voitures passer devant Duffieux, passer devant le Cadran-Bleu, et poursuivre leur chemin, ne savaient plus que penser.

Mieux instruits que les habitants de la Chaussée-d'Antin et les quartiers voisins, les habitants du faubourg Saint-Antoine, qui savaient où allaient ces voitures les regardant passer et contemplant ce luxe d'équipages, de toilettes et de diamants qui soulagent peut-être la misère du peuple, au dire des économistes, mais qui malheureusement lui fait toujours un pénible contraste.

La décoration commençait à la barrière du Trône, dont la grille était pavoisée de drapeaux. Sur la vaste avenue de la barrière à Vincennes se trouvaient distribués avec symétrie des ifs, des gardes municipaux et des guirlandes de feuillage.

Cependant les voitures passèrent devant le château de Vincennes comme elles avaient passé devant la Porte-Saint-Martin, Duffieux et le Cadran-Bleu, sans s'y arrêter. La fête n'était pas là; le duc de Montpensier se serait trouvé trop à l'étroit dans l'appartement qu'il occupe au château. La fête était plus loin, au milieu du bois, à l'endroit qu'on nomme le parc des Minimes.

C'était là jadis un couvent; le parc est séparé du reste du bois par une clôture de muraille et une maison, débris de l'ancien édifice monastique, est habitée par un sous-inspecteur des douanes de la couronne. Le duc de Montpensier a une prédilection pour ce lieu. Comme la qualité de grand maître de l'artillerie doit l'attacher à la résidence de Vincennes, et que le château n'est pas logeable pour lui, le prince a jeté, dit-on, son dévolu sur les Minimes. Déjà, autour de l'habitation, de vastes jardins anglais viennent d'être plantés tout récemment; la maison disparaît, et quelques mois suffiront pour élever à sa place un palais.

Dans ses appartements du château le duc de Montpensier n'avait reçu lundi qu'un petit nombre de personnes considérables. On y avait dîné; on était parti de là pour assister aux exercices du polygone. Sur la droite de la place où se tiennent les batteries on a élevé un petit monticule entouré de fleurs, orné d'arbrisseaux et surmonté d'un pavillon rustique; c'est dans ce pavillon que Mme la duchesse de Montpensier assiste aux exercices que commande son époux. Elle en a fait lundi les honneurs aux

princesses. Une foule immense entourait l'enceinte du polygone. L'exercice s'est prolongé très avant dans la soirée; les coups de canon qui se succédaient sans interruption saluaient la fête qui commençait avec la nuit.

Toutes les allées du bois qui aboutissent au parc des Minimes étaient dès quatre à cinq heures de l'après-midi encombrées de voitures se rendant à la fête et de piétons regardant les voitures. Quant la nuit est venue, ces allées se sont trouvées dans l'obscurité. On s'était contenté de les éclairer par des lampions isolés et posés à terre de distance en distance. Les passants ont marché sur les lampions et les ont éteints. La cohue était telle qu'avec la meilleure volonté du monde il était impossible de respecter la lumière éparse sur le sol.

La faute en était aux ordonnateurs de la fête, qui auraient dû mettre les lampions en l'air, à l'abri des atteintes où leur flamme devait nécessairement succomber.

Mais la critique s'arrêtait à la porte des Minimes. Là les lumières étaient répandues avec abondance; rien ne manquait au luxe et à l'éclat de la décoration. Des canons placés debout et formant une colonnade entremêlée de pyramides de boulets et de bombes, ornaient l'entrée de l'enceinte réservée à la fête. Ce seul franchi, une longue allée, galerie superbe, conduisait à la salle de bal, un tapis se déroulait d'un bout à l'autre de cette allée, ornée de trophées d'armes et éclairé par des lustres suspendus à une voûte de feuillage.

De nombreuses tentes, plantées et dressées toutes parts, formaient autant de salons consacrés à la danse, au jeu, au repos, à la conversation, au souper. Ces tentes, distribuées sans ordre symétrique, étaient variées de forme, de grandeurs, de couleurs; il y en avait de tous les temps et de tous les pays: de turques, de chinoises, d'arabes; une de ces dernières n'appartenait et a été prise à Abd-el-Kader; d'autres étaient des tentes françaises qui ont figuré dans les guerres de la république et de l'empire, et, parmi celles-là, il y en avait une qui attirait tous les regards et tous les respects, c'était la tente qu'habita Bonaparte pendant la campagne d'Égypte. Peut-être est-ce un tort d'avoir ainsi exposé, comme décoration d'un bal champêtre, ce glorieux monument. — Le revêtement extérieur de la tente de Bonaparte est en étoffe de soie à larges raies tricolores; mais les ardeurs et les intempéries du climat égyptien ont décoloré les trois couleurs républicaines: le blanc est devenu couleur de poussière, le bleu est gris, le rouge est jaune. L'intérieur de la tente est en brocard d'or; des torsades d'or grillent les fenêtres. C'est sous cette tente que Bonaparte a décidé son retour d'Égypte en France, et a préparé sa future grandeur dans les méditations de son génie. Que de souvenirs, que de pensées ont dû occuper l'esprit des vieux généraux de l'empire et des jeunes officiers de notre armée qui sont venus visiter cette tente et s'y asseoir pendant le bal du duc de Montpensier.

À droite, en entrant, et à quelques pieds au-dessus du sol, s'élevaient les sièges réservés aux princes et aux princesses de la famille royale. En face, sur une estrade exhaussée à un mètre à peu près, était l'orchestre instrumentiste de Tolbecque, mêlé au chœurs orphéoniques de Wilhelm. Disons tout de suite que cet orchestre avait pour pendant, de l'autre côté de l'avenue, et adossé à un massif, une musique militaire splendide, dont les accords alternaient avec ceux de l'orchestre dansant. Enfin, à droite de la grande tente, — dont elle était séparée par une distance de quelques pas — on apercevait une autre tente, barricadée de fleurs sur toutes ses faces. Celle-ci renfermait une table de quatre-vingt couverts pour le souper des dames qui devaient s'y remplacer successivement en nombre égal. Ajoutez à ces détails tronqués, le décor gigantesque d'une forêt scintillante de luciers fantastiques, une nuit douce et étoilée comme une nuit des tropiques, et vous n'aurez encore qu'une idée bien incomplète de cette grande fête, vue par son côté matériel.

À huit heures sonnant, le duc et la duchesse de Montpensier, mesdames la comtesse de Latour-Maubourg, de Bridieux et le colonel Thierry étant entrés dans la salle de bal, la fête commença aussitôt; mais elle ne prit son aspect véritablement grandiose que vers les neuf heures. Ce fut alors un pêle-mêle d'uniformes de toutes les armes et de toutes les nations, de beautés de tous les degrés et de tous les âges, de splendeurs et fraîches toilettes. Bientôt arrivent, avec le duc d'Anjou, madame la duchesse de Nemours, dont le visage semblait empreint d'une teinte regrettable de mélancolie; madame la princesse de Joinville, au regard noir, à ces courbes fines qui donnent tant de délicatesse à la beauté, et à laquelle il ne manque, selon moi, qu'un peu d'ampleur et de santé pour être parfaitement jolie; madame la duchesse d'Anjou, petite stature de fantaisie, physionomie à facettes mobiles, à expression brûlante, mais à laquelle je désirerais un peu de recueillement; la reine Christine à l'embonpoint sensuel, aux passions rayonnantes, et dont les roses eussent défié l'œil d'un botaniste.

Les princesses, ainsi que toute la population féminine du bal étaient parées avec une rare élégance; mais ce sont là des descriptions qui

sortent de ma compétence, et je me recuse. La seule chose qui me frappe tout d'abord, en songeant aux moines qui habitaient autrefois le couvent des Minimes et dont les ombres nous contemplaient peut-être, ce sont la taille enlambée, l'œil étincelant, les mouvements flexibles et les corsages démesurément échancrés des dames castillanes, andalouses et navarraises. Toutefois, assez bien dotées pour honorer tous les pays où la nature aurait pu les faire naître, ces beautés étrangères ne sont pas de celles — et je les en félicite — qui font de l'innocence avec de la prudence, empruntent gauchement les mœurs de la cour et de la ville, et affectent le jargon des *Précieuses ridicules*. Ainsi, par exemple, une charmante fille de Cordoue, à qui Narvaez reprochait en riant d'avoir les yeux fixés depuis une demi-heure sur un jeune lieutenant de hallebardiers royaux, lui répondit sans hésiter et sans crainte d'être entendue: « Général, un premier amour, c'est la vie qui commence. » Ce qui revenait à dire: Vous avez beau m'observer, je n'en ferai ni plus ni moins.

Le bal présentait dans ce moment un coup-d'œil admirable. Cinq cents dames, presque toutes radieuses de jeunesse, d'élégance, de beauté et tenant à la main une magnifique bouquette de douze beaux commissaires, choisis dans l'artillerie, avaient été chargés de leur offrir, avant leur entrée dans la salle; des ambassadeurs, des généraux, des officiers chamarrés de crachats, de décorations et de rubans; de simples élèves des écoles, brillants de jeunesse, de simplicité et de bonheur; puis une très remarquable marqueterie d'hommes d'état, vêtus en simples mortels; de pairs, de députés, de savants, d'écrivains, d'artistes, etc. Mais comment décrire ici cette confusion de noms plus ou moins célèbres et de beautés plus ou moins connues? Les seuls qui me reviennent à la mémoire sont:

Lord Normanby, l'ambassadeur d'Autriche, Narvaez, le duc de Montmorot, le baron de Rothschild, le général Lamoricière, le général Apuick, tout le personnel de l'ambassade turque, Bou-Maza, qui fixait un regard de chacal sur toutes les blanches épaules; M. de Mackau, qui affectait une composition risible, ce qui me rappela que Bessière, qui avait vendu la papauté pour 400 marcs d'or, se fit dévot après sa disgrâce; M. Thiers, qui se perdait dans la foule; M. Gourgaud, soutenant à qui voulait l'entendre, que les fêtes de l'Empire n'étaient que des kermès de villages, à côté des fêtes de monseigneur le duc de Montpensier, sans songer, l'imprudent, qu'il dansait près du tombeau du duc d'Enghien; M. Vatout, qui semblait chercher une portraiture royale à mettre en commande; M. de Bassières, qui ne disait rien et ne pensait pas davantage; M. de Molny, qui paraissait très satisfait; le marquis de Lavalette, dont les allures chorégraphiques et nobiliaires ne brillèrent jamais d'un plus vif éclat; M. Vetry, qui échappa à toute définition; M. Gabriel Delessert, chez lequel l'instinct de l'observation est excessivement développé; M. de Rambuteau, cet édile pudibond, qui frémit à l'idée d'un rat de l'Opéra et qui lutte depuis quarante ans pour faire allonger les jupons des danseuses; et mettre un haut de chausse à Spartacus; celui-là souffrait évidemment en contemplant l'œil en feu et les écaris tant soit peu excentriques des jolies filles de la Castille — après cette épreuve, il ne lui reste plus qu'à mourir; — M. Pasquier qui, disait-on, a moins de rides au visage qu'au cœur; M. Alexandre Dumas... pourquoi ce dialogue d'hommes a-t-il eu la fantaisie de se faire marquis? etc., etc.

Parmi les dames dont la figure m'est connue, je citerai cet ange visible sous les traits d'une femme, cette idéale extase, cette envante délicie qu'on appelle madame L...., elle est encore belle comme Clytie, mais triste et mélancolique comme le coucher du soleil.

Ce n'est pas que je crois madame L.... exempte de faiblesses humaines, mais elle était ce soir-là, un véritable modèle d'humilité et de composition, qui, loin de se produire aux rayons des lustres et aux hommages de la foule, semblait chercher avec préférence la charté incertaine et le silence des bosquets. Madame L.... résumait, à Vincennes, toute une vie de triomphes et de rêves, à laquelle se mêlait l'amertume de beaucoup de regrets.

Non loin de madame L...., on apercevait madame..., dont la beauté, les conquêtes et les fureurs jalouses sont aujourd'hui connues de tout le monde. Placée en face du principal objet de ses joies et de ses peines, la bayadère, dont les colères et les soupçons étaient autrefois convulsifs, ne disait pas un mot dont une vierge eût pu rougir, et elle affectait une indifférence riieuse, une sérénité parfaite; ce qui fit dire à un de mes voisins, que le moindre défaut d'une femme légère, c'est de l'être.

Venait ensuite la très-jolie madame C...., charmante jeune femme, adorable enfant gâté, à laquelle on pardonne tout, même ses caprices, parce qu'elle serait moins gracieuse si elle était plus raisonnable.

Plus loin, les regards découverts s'arrêtaient avec complaisance sur madame de la Redorte, madame Friant et madame Thiers, à qui je souhaite un peu plus de hardiesse et de fantaisie. Cette jeune femme se fait trop un santuaire

d'elle-même, et l'on dirait, en la voyant, qu'il est plus difficile, même quand on est belle, d'avoir de la grâce que de la sagesse. Mais laissons là ces monographies féminines, que je ne pourrais continuer longtemps sans manquer à ma religion pour le sexe, et rentrons dans les généralités.

Madame la duchesse de Montpensier ouvrit le bal avec le duc de Valence, ambassadeur d'Espagne, communément appelé Narvaez. S. A. R. dansa ensuite, et successivement, avec le duc de Riazarès, plus généralement connu sous le nom de Munoz, avec un officier de l'artillerie, un jeune élève de l'École polytechnique, quelques officiers des différentes armes, des députés et même des pairs. A minuit, la tente destinée à la table des quatre-vingt couverts fut ouverte, et là, comme dans les cinq ou six autres châteaux appropriés au même usage, les soupers commencèrent et se suivirent jusqu'à trois heures du matin, sans que la fête et les danses perdisent rien de leur vivacité.

Il n'y a eu qu'un bruit, qu'une nouvelle et qu'un sujet de conversation pendant toute la semaine: c'est le procès de la chambre des pairs.

Triste sujet sur lequel il est inutile de revenir, car tout a été dit, et l'avidité publique a dévoré tous les détails officiels qui lui étaient offerts chaque jour.

Nous n'avons pas eu, comme la semaine dernière, une fête champêtre pour faire diversion au drame judiciaire, et c'est dommage, car au milieu de ces amères émotions, les esprits et les regards ont besoin de se reposer sur de riants tableaux. On néglige et on abandonne beaucoup trop la saison d'été; c'est un tort. M. le duc de Montpensier avait eu une très heureuse idée en réservant sa grande fête pour le mois de juillet. Cet exemple devrait être suivi. Les princes et les hauts fonctionnaires, qui sont tenus à une certaine représentation devraient toujours remettre à l'été leurs réceptions les plus solennelles. Ce serait là un système de bonne administration et d'économie politique bien entendue; tout le monde y gagnerait. En hiver, il y a trop de bals, on ne sait qu'en faire, on manque les trois quarts des invitations; — en été, il n'y a rien; les oisifs, les amateurs de plaisirs, sont obligés de voyager pour chercher ailleurs ce qu'il ne trouvent plus à Paris et le commerce souffre beaucoup de cette inertie et de cette désertion. La mode n'aurait qu'un mot à dire pour réparer ces fautes et ces misères.

Dans tout ce qui a été dit hors de la cour sur le procès Cubières, dans les propos qui ont couru le monde, dans tous les sens et dans toutes les régions, il s'est produit beaucoup de paroles d'une inconvenance légère. On raille de tout à Paris, on fait des jeux de mots sur les situations les plus graves, et les saillies plus ou moins délicates n'ont pas manqué en cette circonstance. Nous répéterions volontiers quelques-uns de ces bons mots si le sujet n'était pas si triste. On a fait circuler aussi quelques anecdotes sur la parcimonie de M. Pellapra Régie générale, tous les financiers qui possèdent des fortunes hors ligne passent pour des avarés; ce que l'on disait de M. d'Aligre, de M. Roy, on le répète de M. Pellapra. Il a vingt et quelques millions de fortune, cela suffit à sa réputation; car, comment arriver à ce chiffre sans exagérer un peu les principes de l'ordre et de l'économie.

Cependant, un notaire, témoin dans l'affaire, a déclaré que M. Pellapra lui avait prêté cent mille francs pour acheter sa charge. Sans doute le financier avait pris ses sûretés; il avait hypothéqué de premier ordre sur l'objet de l'acquisition, mais enfin le trait n'en est pas moins louable. M. Pellapra n'agissait pas toujours avec la même largesse. Un des agents de change les plus occupés du parquet racontait dernièrement que n'étant encore que commis chez l'agent de M. Pellapra, il fut invité à un bal que donnait l'opulent financier. Il devait cette distinction aux soins qu'il prenait des affaires de M. Pellapra, dont il était spécialement chargé, et qu'il suivait avec le plus grand zèle.

Le bal était superbe et le jeune commis s'y amusa beaucoup. Vers quatre heures du matin comme les derniers invités se retiraient, il prit son chapeau et fit mine de battre en retraite. M. Pellapra le prit par le bras et l'arrêta par ces mots:

— Restez, j'ai quelque chose à vous dire.  
— Bon ! pensa le jeune commis, la charge du patron est à vendre et M. Pellapra va peut-être me proposer de m'avancer des fonds nécessaires pour l'acheter.

Il resta donc, le cœur joyeux. Tout le monde partit, et avec les invités les laquais de louage, de sorte qu'il ne resta plus qu'un vieux serviteur attaché à la maison.

— Mon cher ami, dit M. Pellapra au jeune commis, j'ai voulu vous priver de m'aider à éteindre mes bougies.

Et le millionnaire s'élança sur une échelle et se mit à souffler avec une incroyable activité sur les bougies les lustres et les gandoles. Le jeune commis l'aida de son mieux dans cette manœuvre économique, où le vieux serviteur, s'il eût fait seul la besogne, aurait perdu un temps précieux; — quand il ne resta plus qu'une seule

bougie allumée, M. Pellapra remercia poliment le jeune homme et lui permit de se retirer.

Non seulement on ne donne pas de fêtes en été, mais encore on restreint et on amoindrit de toutes façons les plaisirs dramatiques. La plupart des acteurs en renom courent la province, et voici que trois théâtres viennent de se fermer en même temps: — l'Odéon, l'Ambigu-Comique et l'Opéra; un quatrième théâtre, le Théâtre-Français, annonce qu'il va suivre cet exemple et fermer aussi pour cause de réparations.

Ainsi Paris sera privé de ses deux principales scènes jusqu'à ce que le temps des chaleurs soit passé.

Le procès de la cour des pairs, qui occupait toutes les conversations, a pourtant laissé percer, depuis quelques jours, dans le monde dramatique, une nouvelle très étrange, qui met en rumeur le faubourg Saint-Germain. Pour que rien ne manque au piquant intérêt de la nouvelle, l'indiscrétion va jusqu'à citer en toutes lettres un des plus grands noms de France.

Il s'agit d'une demoiselle appartenant à une illustre famille, et qui, possédée, dit-on, par la passion théâtrale, a signé un engagement avec une de nos principales scènes et va débiter dans l'emploi des premiers rôles de la tragédie.

Cette demoiselle, dont quelques journaux de théâtre ne se sont pas fait scrupule de publier le nom, se nomme, disent-ils, Mlle de la Trémouille.

Vous pensez si ce bruit a scandalisé le faubourg Saint-Germain ! Une la Trémouille monter sur les planches ! Une demoiselle de si noble race se faire actrice ! Il y a là de quoi stupéfier et plonger dans la consternation tout ce qui porte un cœur de gentilhomme.

— Mais, savez-vous bien, disent-ils, que ces la Trémouille sont ce qu'il y a de plus grand dans la noblesse de France et qu'on les rencontre à chaque page de l'histoire ?

C'est à propos d'un la Trémouille que le roi Louis XII a dit son mot célèbre.

Le roi n'était que duc d'Orléans lorsque la Trémouille le fit prisonnier à la bataille de Saint-Aubin, et le maltraita fort. Plus tard, quand il fut monté sur le trône, on lui conseilla de se venger, et le roi répondit :

— Il n'appartient pas au roi de France de venger les injures faites au duc d'Orléans.

Le faubourg Saint-Germain espère que Mlle de la Trémouille a été calomniée. — Elle ne serait pas la première de sa noble maison qui aurait été en butte à la calomnie. — Une la Trémouille, femme du prince de Condé fut accusée d'avoir empoisonné son mari, et Dieu sait ce qui serait advenu, si le roi Henri IV n'avait jeté les pièces du procès au feu, après quoi le parlement rendit un arrêt qui proclamait l'innocence de l'accusée.

Il y a pourtant de bons gentilshommes qui disent très haut qu'il y a de la noblesse dans une demoiselle de haut parage, l'accusation d'un pareil crime au projet de monter sur les planches et de se faire tragédienne sur un théâtre public.

Parmi les jeunes gentlemen attachés à l'ambassade anglaise, il en était un qui se distinguait par les grâces de sa personne et par le charme de son esprit.

Il était recherché dans les salons aristocratiques; il tenait le premier rang dans les clubs fréquentés par la jeunesse dorée; il avait pour amis tous ceux qui le connaissaient. Quelques excentricités l'avaient signalé à l'attention de la foule. Habitué de l'Opéra et du théâtre du Vaudeville, il se montrait chaque soir au spectacle armé d'une lunette colossale, véritable télescope à double canon. Il avait une façon particulière de porter cette lunette: — il la plaçait dans une énorme tige, garni d'un petit boudier de cuir verni qu'il mettait en bandoulière, de sorte qu'il portait cette lunette en guise de gibberno ou de gibécure, ce qui faisait l'étonnement de ceux qui le rencontraient ainsi à Pentéon ou à la sortie du spectacle.

Ce jeune homme, qui se nommait sir Charles Sheridan, et qui était le petit-fils de l'illustre auteur de l'École du soldat, est mort il y a quelques jours à la fleur de l'âge.

NICOLAS.

## FAITS DIVERS.

LES FRAQUES DE LA JALOUSIE. — Le beau sexe de New-York semble livré aux feux de la jalousie. De tous côtés ce ne sont qu'histoires de vengeances d'amour. Avant hier, une jeune femme nommée Julia Kelly ayant rencontré dans Pearl Street la nommée Bloom dont elle a eu trois enfants et qu'elle croit infidèle, a commencé par lui briser son parapluie sur la tête, puis lui a jeté de l'huile de vitriol à la face. Dans la soirée du même jour, Mary Ann Bradbury, ayant rencontré dans le Bowery, Mary Ann Martin, qu'elle croyait avoir vu la veille au théâtre avec son amant, lui a lacéré avec des ciseaux son voile et son tablier, au grand étonnement de celle-ci qui assure n'avoir jamais vu l'amant de l'autre. Amour, amour, voilà de tes coups.

AMOUR, MEURTRE ET SUICIDE. — Un jeune marin portugais, nommé Antonio Francis, aimait une jeune fille qui logeait avec lui dans une Pension de Franklin Square, et elle lui